

MISCELLANEA.

„L'origine et la patrie première des Roumains“.

L'été passé j'ai publié un livre consacré à l'analyse de la méthode historique de M. Iorga.* Mon intention était de répondre au compte-rendu que l'historien roumain bien connu avait consacré à ma „Geschichte Ungarns“, parue en 1923. En écrivant mon ouvrage polémique, je me proposais de montrer la manière dont M. Iorga traite d'habitude les questions liées aux contacts hungaro-roumains, de mettre en relief les procédés par lesquels il cherche à défigurer tout ce qui est hongrois, et de découvrir les mêmes idées directrices aussi dans la brève synthèse d'histoire hongroise qu'il avait écrite en allemand, pour la „Weltgeschichte“ de Helmolt. En même temps j'ai réservé deux chapitres à l'examen de sa documentation et à la méthode dont il se sert pour ébaucher ses thèses.

Mon adversaire m'a répondu dans la brochure intitulée „L'origine et la patrie première des Roumains. Réponse à une agression“ (Bucarest, 1938).

Dans ce pamphlet, où il n'y a ni de constatations nouvelles, ni de données positives susceptibles de fournir de nouveaux arguments en faveur de ses thèses, le savant roumain proteste avec la plus profonde indignation contre „cette brutale agression“, à laquelle „il ne pouvait pas s'attendre“, et pour laquelle il ne peut chercher une autre explication „que celle des intérêts nationaux qu'ont les Magyars en Transylvanie“. Ensuite, il ajoute: „Il y a sans doute aujourd'hui une maladie des esprits. Elle vient d'une politique nationale de brutalité, qui croit pouvoir tout se permettre“. En partant de ces prémisses, il finit par constater que

* La méthode historique de M. Nicolas Iorga. „Presses Universitaires.“ Budapest, 1938.

„le cas de M. Domanovszky est plutôt caractéristique qu'individuel" (p. 36).

Je demande à M. Iorga la permission de déclarer que moi, je ne m'occupe pas de politique par profession. Je n'ai pas l'habitude d'exciter en des discours politiques contre les autres peuples, comme il l'a fait à Nagyvárad, le 1 décembre 1938 (Universul, 1938, no. 331). Jamais l'idée ne m'est venue d'accabler d'injures, à cause de l'attaque de M. Iorga, la nation à laquelle il appartient, ou au moins tous les historiens roumains. Mon adversaire n'agit pas de la sorte: dès qu'il a une controverse avec un Hongrois, il se hâte d'en tirer des conclusions générales. Dans ce cas aussi, il n'oublie pas de m'apprendre que „la brutalité" dont il m'accuse, „sévit surtout dans les pays où l'adaptation aux idées politiques de la grande civilisation occidentale est plus récente ou seulement superficielle" (p. 36).

M. Iorga est très scandalisé de voir que je parle de sa „méthode personnelle", et répond que sa méthode à lui „est composée de trois éléments: a) Partir du document contemporain, mais lui donner non seulement une interprétation philologique, mais en découvrir le sens humain, ramener donc la chose écrite à l'humanité dont elle vient, b) Chercher les similitudes historiques là où ce document contemporain manque, c) Recourir à cette logique sociale qui est partout la même" (p. 34). A propos de ces constatations nous croyons utile de remarquer que „le sens humain", auquel M. Iorga recourt dans l'interprétation des faits, devrait toujours avoir une force probante. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que mon adversaire abuse souvent de ce moyen, commet des inconséquences dans son emploi, et par là, contredit souvent ses propres assertions. Quant aux „similitudes historiques", leur application peut être une méthode d'investigation très féconde, mais il faut qu'on établisse ces „similitudes" avec une critique rigoureuse et qu'on ne cherche pas à comparer des faits trop éloignés dans le temps et dans l'espace. Enfin, en ce qui concerne le troisième principe, je conteste que „la logique sociale soit partout la même", et je tiens à rappeler à M. Iorga que lui-même a insisté bien des fois sur l'influence modificatrice des conditions locales. Cela ne l'empêche naturellement pas de la négliger, si elle est contraire à ses intérêts. Dans ce cas, il préfère, malheureusement, la méthode commode, mais dangeureuse des généralisations injustifiables.

„Considérer l'histoire comme une série d'improvisations, venant des caprices des chefs ou d'idées et de sentiments pareils à

ceux, qui, aujourd'hui, nous dirigent et nous animent, c'est en fausser le sens" — dit-il ailleurs (p. 32). Voilà un très beau principe qui correspond parfaitement à la conception de la science moderne. Mais ce principe ne peut nous retenir d'attribuer aux chefs, au moins à certains moments et dans certaines circonstances, un rôle décisif. Et si M. Iorga peut se le permettre dans le cas de Basaraba, d'Etienne-le-Grand ou du voïvode Michel, aussi l'historien hongrois se croit-il autorisé à agir de même à propos des grandes figures de l'histoire de la Hongrie.

Il y a une différence très sensible entre les principes et leur application. Dans mon ouvrage j'ai examiné surtout la dernière, et j'ai tâché de démontrer que M. Iorga, qui connaît si bien les principes, les applique souvent artificieusement, obéissant par là à l'impulsion de ses sentiments et de ses intérêts politiques. Malgré cela, c'est de moi qu'il dit que „cette conception de haine, (est) manifestée d'une façon qui n'est pas celle des personnes de bonne compagnie" (p. 36). Dans un autre passage il constate que, „habitué à traiter uniquement la vie politique, M. Domanovszky ne s'est jamais arrêté sur les phénomènes de la vie populaire" (p. 35). A propos de cette dernière assertion, je crois devoir remarquer que toutes mes recherches personnelles touchent à d'autres domaines que celui de l'histoire politique.

„M. Domanovszky" — continue-t-il dans son réquisitoire foudroyant, dont le but est de me discréditer devant les milieux compétents auxquels ces choses sont peu familières — „n'est jamais venu en Roumaine... Est-il possible de discuter sur les questions les plus abstruses du moyen-âge... sans connaître l'intégralité de la race, ni la langue, avec tout ce qu'elle peut donner, ni même la littérature afférente en roumain, fût-ce même par des traductions commandées?" Malgré ces accusations, je suis d'avis qu'en ce qui concerne les problèmes auxquels je touche, je suis un peu plus versé dans les travaux roumains y relatifs que lui dans les travaux hongrois. Inutile de dire qu'il passe sous silence le fait que dans mon ouvrage j'ai opposé à ses résultats aussi les conclusions de certains savants roumains. En même temps il me reproche d'un ton ironique que je m'appuie sur un excellent savant hongrois, M. Alföldi, „dont la science n'est pas exempte de tendances", et sur un Bulgare, M. Moutaftchiev, qui, à son avis, est „un allié" (p. 26). A mon plus grand regret, je ne pouvais laisser de côté les travaux hongrois et bulgares pour flatter les préjugés de M. Iorga, ni taire tout ce qui est en contradiction avec ses thèses manifestement erronées.

Pour revenir encore un instant à mes connaissances relatives aux Roumains, je dois dire que je connais bien la Transylvanie et son peuple roumain. Quant aux auteurs roumains, je ne les connais, malheureusement, qu'en traduction. On ne pourrait pas me le reprocher, car je n'ai jamais osé écrire une histoire des Roumains. Celui qui, sans connaître notre langue, notre peuple et notre historiographie, a entrepris la tâche d'écrire une histoire hongroise non pas pour les Roumains, mais „à l'usage des étrangers", ce fut précisément M. Iorga. Voici donc ce qu'il dit de cet ouvrage dans le présent pamphlet: „Dès le début, et sans vouloir m'excuser, je dois dire qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage présentant ses références et écrit donc sur les sources, mais d'une compilation s'appuyant sur ce que d'autres avaient déjà dit, à partir de Fessler-Klein, et sans pouvoir recourir à un Pauler, sur le même sujet. On voit facilement la différence" (p. 20). En faisant cet aveu, M. Iorga compte sur l'ignorance de ses lecteurs qui ne sauront certainement pas que le travail de Fessler avait paru cent ans avant la Grande Guerre, et que celui de Pauler — qui lui était inaccessible — est près du cinquantenaire de sa parution. Et voilà que, malgré les lacunes évidentes de cette documentation, M. Iorga passe condamnation sur les historiens hongrois. En observant tout ceci, je n'ai qu'à dire avec lui: „On voit facilement la différence".

Mais la controverse qui est entre nous, n'est pas bornée à la question de savoir si je suis autorisé à traiter les problèmes des rapports hungaro-roumains, et si M. Iorga dispose des connaissances nécessaires pour écrire une histoire de la Hongrie. La question principale serait, à mon avis, de décider si l'on peut et si l'on doit plier la documentation, qui s'appuie sur des sources écrites, à des interprétations aussi arbitraires que celles de M. Iorga, et si l'on est libre à transformer une synthèse en un labyrinthe inextricable d'hypothèses mal fondées, d'analogies forcées et de prétendues nécessités sociales.

C'est juste à cet égard que M. Iorga ne répond rien à mes accusations. Il se contente de recourir, une fois de plus, aux armes de sa brillante éloquence et — qu'on me pardonne d'y revenir, malgré les cris d'indignation de mon adversaire — il cherche de nouveau à dérouter par là le lecteur. Laisant délibérément de côté les problèmes qui forment le noyau même de notre controverse, il déclare que le vrai but du troisième et du quatrième chapitre de mon livre est de „prouver la non-existence ou l'insignifiance absolue des Roumains en Transylvanie" (p. 24).

„On leur arrache” — dit-il un peu plus bas — „le caractère fiscal de la quinquagesima de leurs ouailles (p. 167 et suiv.). Rien ne doit leur rester. Pas même leur jus valachicum (p. 170 et suiv.), pas même leur kénézat (p. 173 et suiv.). D'autant plus leurs voïvodes, leurs bans. En première ligne, bien entendu, leur est refusée l'agriculture” (p. 170).

Excusez, M. Iorga, mais il n'en est pas tout à fait ainsi. C'est sans doute un procédé particulièrement commode que d'en finir en une page et demie avec toutes les remarques critiques que j'avais faites, en non moins de 80 pages, sur l'utilisation illicite des sources. C'est un fait que jusqu'au XIII^e siècle nous n'avons aucune donnée qui prouve la présence des Roumains en Transylvanie. Même à la fin de ce siècle, leurs établissements sont sporadiques, et ce n'est que dans la „silva Blaccorum et Bissenorum”, le futur comitat Fogaras, qu'on les trouve en un nombre plus considérable. En ce qui concerne les autres régions, on peut suivre presque pas à pas leur expansion. Malgré l'évidence même de ces faits, M. Iorga s'obstine à affirmer que, depuis l'abandon de la Dacie, la Transylvanie avait toujours été habitée de Roumains, et que les Hongrois, établis entre les Roumains autochtones à une date ultérieure, avaient à leur emprunter une série d'institutions et surtout des organes de justice. Pour soutenir cette théorie fantastique, M. Iorga veut transformer les Roumains, ce peuple pasteur, en agriculteurs, quoique cette seconde occupation — l'agriculture — n'apparaisse chez eux qu'au XV^e siècle, et même alors sporadiquement et d'une façon rudimentaire. C'est dans l'intérêt de cette théorie que M. Iorga cherche à contester de toutes les manières que les kenéz aient été des chefs de campement au même titre que les „sculteti” l'étaient, dans la section du nord des Karpathes, et que les données concernant les kenéz soient susceptibles de jeter une lumière très vive aussi bien sur l'expansion des Roumains que sur la transformation d'une partie des kenéz en autorités seigneuriales. C'est pourquoi M. Iorga doit tâcher d'embrouiller aussi bien que possible les notions qui ont trait aux attributions du kenéz, du voïvode et du ban. Je tiens encore à remarquer que je n'avais pas le moins du monde l'intention de nier le caractère fiscal de la „quinquagesima”; je reconnais ici même que ceux qui la payaient, vivaient dans les domaines du roi. Si j'ai traité précisément cette contribution avec une certaine abondance de détails, je l'ai fait pour la seule raison que je voyais dans la „quinquagesima” une preuve incontestable du métier pastoral des Roumains. M. Iorga laisse sans réponse

toutes mes considérations s'y rapportant, et n'a aucune réflexion à faire ni sur les preuves documentaires, ni sur leur interprétation.

C'est son principe fondamental qui pousse M. Iorga à ridiculiser les chiffres qui se rapportent à l'accroissement rapide de la population roumaine en Transylvanie et dans le Banat. Il déclare tout simplement que personne ne croira que „de 230.000 Roumains en Transylvanie en 1721 en résultèrent 3.000.000 en 1916 et que de 45.000 Banatiens en 1720 on put arriver en 1789 déjà à 774.000". A son avis, „il n'y a pas la moindre trace d'immigration venant du Sud ou de l'Est" (p. 18). Ce sont en effet des chiffres énormes et incroyables, surtout si l'on passe sous silence, comme M. Iorga le fait, les immigrations qui eurent lieu pendant la période en question. Sur ce point aussi, M. Iorga présente le problème d'une façon très adroite: „Appuyé sur M. Acsády, qui doit être un homme très intelligent" (il paraît ignorer qu'Acsády est mort il y a 33 ans!) „il veut nous faire accroire..." En disant ceci, il oublie que je ne renvoie pas à Acsády, mais aux recensements de 1720 et de 1789, dont les données furent publiées par lui. Je recommande d'ailleurs à M. Iorga de faire là-dessus un jour des recherches dans le Hofkammerarchiv de Vienne. S'il s'y décide, il n'aura probablement plus envie de contester l'immigration massive des Roumains en Transylvanie au XVIII^e siècle. Les discussions administratives et les mesures officielles qui furent occasionnées par elle, sont, sans contredit, des arguments plus probants que la „logique sociale" que M. Iorga se plaît à appliquer d'une manière apodictique.

Quant à la quatrième partie de mon livre, M. Iorga l'expédie encore plus vite. „De tout cela ne ressort, dans ces pages vaines et nulles, ni l'invocation d'une source, ni le redressement d'un jugement" (p. 26). En réalité, il n'en est certainement pas ainsi! Etant donné que je ne m'étais pas proposé de résoudre le problème de la continuité roumaine, mais de mettre en lumière la méthode de mon adversaire, je me suis borné, dans la mesure du possible, à réfuter ses assertions. C'est ce qu'il considère comme ma „fureur scientifique et méthodique" (p. 27).

Mais M. Iorga, qui en finit d'un air de supériorité avec les objections que je fais contre sa méthode, a particulièrement à coeur tout ce qu'il a dit, même d'une façon tout à fait superficielle, à propos de l'histoire de la Hongrie. Dans sa réponse, il réimprime *in extenso* la récession qu'il avait consacrée à mon livre, et qui remplit le tiers (12 pages) de sa nouvelle brochure qui ne compte que 38 pages. Même après ce compte-rendu criti-

que, il continue à traiter le même sujet, jusqu'à la page 24, avec la même loyauté dont nous avons déjà vu quelques spécimens un peu plus haut. Dans mon ouvrage j'ai mis en relief l'excellente unité géographique de la Hongrie d'avant 1918, qui avait permis à ce pays de fonder sa défense sur des facteurs naturels. Cette fois il reconnaît, lui aussi, „la parfaite unité de l'établissement hongrois" (p. 14), mais il ajoute aussitôt que je sous-estime l'importance de l'Etat dace par rapport à l'Etat hongrois. La vérité est, en revanche, que l'opposition de ces deux formations politiques est due uniquement à lui. Il persiste d'ailleurs à ne pas vouloir comprendre mon explication, suivant laquelle il n'y avait avant l'arrivée des Hongrois aucun Etat formé dans les cadres géopolitiques mentionnés ce qui veut dire que les Hongrois furent les premiers à reconnaître l'unité géographique de ce territoire et les avantages qui en découlaient.

En tout cas il est bien étonnant de voir avec quelle ténacité M. Iorga s'attache à ses jugements formulés par rapport à l'histoire des Hongrois et avec quel soin il évite d'entrer en discussion sur mes objections relatives aux contacts hungaro-roumains. Il ne lui vaut pas la peine de dire un mot de mes constatations d'ordre méthodologique, suivant lesquelles il n'interprète pas les chartes, mais leur attribue des choses qui n'y sont point, et renvoie souvent, pour appuyer ses thèses prétentieuses, à des documents qui n'ont la moindre relation avec les thèses à prouver...

Dans ces conditions je ne peux vraiment pas satisfaire à l'aimable invitation qui termine sa brochure, et je me déclare incapable „de rougir sur une action qu'on jugera déplorable". Même s'il ne croit pas le ton de mon ouvrage „digne d'un vieux professeur d'Université", et même s'il veut reconnaître dans mes assertions „les cris de passion sauvage d'un «azzecagarbugli»" (p. 29), ce pamphlet, où M. Iorga n'a aucunement tenté de réfuter mes objections contre sa méthode, m'autorise à demander, qui de nous deux lutte les preuves à la main, et qui cherche un refuge dans „les cris d'une passion sauvage".

Alexandre Domanovszky